Bureau météorologique.

Washington, D. C., 6 juillet—Indications pour la Louisiane—Temps—en partie couvert samedi et dimanche; vents légers du sud.

Exposition Universelle de Paris.

Nous informons nos lecteurs qui ont l'intention d'aller visiter l'Exposition Universelle de Paris, qu'ils peuvent faire adresser leur correspondance chez nos correspondants à Paris, Mrs. Mayence, Favre & Cie, Directeurs du "COMPTOIR INTERNATIONAL de PUBLICITE," 18, rue de la Grange-Batelière. Ces Messieurs se farent un devoir et un plaisir de remettre à leurs destinataires les lettres, journaux, etc. aussitôt après l'arrivée de chaque courrier.

SOMMAIRE.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

Le 14 Juillet, J. Gentil.
La Marquise de Goulaines, Henri de Melval.
Sur un Banc.
Le Petit Martyr, légende hongroise.
Le Zouave, bataille de la Marne, 1870-71.
En Terre d'Exil.
La Mode.
Le Vieux Garçon.
L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

LES TRISTES Nouvelles de l'Orient.

Tous nos lecteurs ont déjà parcouru du regard avec horreur le récit des atrocités qui viennent de se commettre dans le Nord de la Chine, notamment à Pékin, la capitale de l'Empire où le sang coulait à flots dans les rues. C'est l'expression même de la dépêche datée d'hier même. Ce n'était pas encore assez, paraît-il; quelques heures plus tard, nous recevions un télégramme qui nous disait crûment: "Attendez-vous au pire." Et pour compléter cette abominable série de télégrammes, pour achever le tableau, on ajoutait: Si les alliées entrent en lutte avec les Chinois, et qu'ils aient le malheur d'éprouver un revers, le soulèvement deviendra général dans l'Empire, Nord, Sud, Est et Ouest.

Y a-t-il encore, à Pékin, un gouvernement général digne et capable de diriger l'Empire? Personne n'en sait rien.

Ce qu'il y a de bien certain c'est que c'est lui qui a été le promoteur du soulèvement actuel contre les étrangers, et qu'il lui a donné une telle activité, une telle impulsion, qu'il n'en est plus maître aujourd'hui, et que bientôt probablement, nous le verrons obligé d'employer le secours des étrangers qu'il voulait exterminer, pour le protéger lui-même contre les excès de ses complices.

Mais pour quiconque a ou doit avoir la moindre compréhension du but humanitaire et chrétien que poursuivent les nations modernes, il est permis de se demander comment des puissances qui se sont donné la mission de diriger l'humanité ont pu se laisser leurrer ainsi par des politiciens de contrebande à la solde d'une impératrice de hasard qui n'est devenue quelque chose un instant dans l'empire que par suite de leur incurie et de leur impéritie.

Nous faisons les vœux les plus ardents pour que les alliés, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, viennent à bout de ces barbares et les réduisent à néant, et ils y parviendront aisément, mais à la condition de mettre fin à leurs dissensions et à leurs égoïstes prétentions de nationalité.

Le triomphe du christianisme dans l'Extrême-Orient dépend non de la victoire de telle ou telle ou telle autre, mais de l'entente de toutes sur le terrain de la charité, du dévouement et de la fraternité; et il est fort à craindre qu'on ne l'entende pas ainsi à Taku et à Tien Tsin.

UNE

PIQUANTE AVENTURE.

La Gazette de France raconte la petite aventure suivante:

Parmi les souverains dont on annonce la prochaine visite ne figure pas l'Empereur d'Allemagne, dont nul n'ignore d'ailleurs la grande envie d'être reçu à Paris. Le Kaiser avait même, paraît-il, à ce sujet de bonnes promesses de nos gouvernants; mais la tournure qu'ont prise les événements a fait échouer ce projet.

On assure que l'Empereur est venu déjà incognito et qu'il viendra encore visiter notre Exposition. Nul n'ignore le nom de l'hôtel particulier où descend le monarque allemand; et il est l'objet de la plus excessive surveillance policière pendant ses promenades en simple particulier.

Ces jours-ci, un monsieur ressemblant trait pour trait à Guillaume II, ou tout au moins aux portraits qu'on en connaît en France, se promenait en fumant son cigare, rue des Nations.

Un autre promeneur s'écria à mi-voix:

—Tiens! l'Empereur d'Allemagne....

Cinq ou six personnes, puis tout de suite dix ou douze et immédiatement cinquante ou soixante s'arrêtèrent, s'ébahirent et emboîtèrent le pas au promeneur paisible, l'entourant, sans le bousculer trop, l'examinant sur toutes ses faces, avec une extrême curiosité mais sans malveillance.

L'inconnu, tout effaré de son succès, decendit précipitamment l'escalier et se réfugia dans un des cafés qui bordent la Seine. En un clin dœil, le café fut envahi par la foule. Le Monsieur prit le parti de se sauver, de courir au trottoir roulant, où une bonne partie des curieux le suivit à toutes jambes. Enfin, le pseudo-Guillaume sortit de l'Exposition, sauta dans un fiacre et disparut.

Kaiser ou non, il sera contraint de raser ses moustaches s'il veut revenir à l'Exposition.

TOLSTOI.

Le Saint-Synode russe vient de rendre une sentence encore secrète, dans laquelle il prononce l'excommunication contre le comte Tolstoï, le célèbre écrivain.

L'esprit et les tendances qu'on relève dans *Résurrection* montrent clairement, dit la sentence du Saint-Synode, que l'auteur de cet ouvrage doit être considéré comme un ennemi de la religion orthodoxe.

L'eau d'Abita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

Les mines du globe.

Un rapport bien intéressant est celui que vient de publier le Home Office, de Londres, sur les mines, houillères et carrières du monde entier. Nous en extrayons les renseignements ci dessous:

D'après les dernières statistiques officielles, 4,355,204 ouvriers des deux sexes sont actuellement employés, dans les entrailles de la terre, à en retirer le charbon, le pétrole, le diamant et tous les métaux précieux ou industriels. C'est l'Angleterre qui compte le plus grand nombre de mineurs, 875,603. Puis viennent, par ordre décroissant: l'Allemagne, avec 498,569 mineurs; les Etats-Unis d'Amérique, 444,578; les Indes, 310,888; Ceylan, 310,210; la France, 292,821; la Russie, 239,434; l'Autriche-Hongrie, 219,227; la Belgique, 160,150, et le Japon, 118,517. Avant la guerre, les deux républiques sud-africaines comptaient un peu plus de 100,000 mineurs, mais leur nombre a dû considérablement diminuer.

Quelle est la richesse minérale de chaque pays? Le rapport du Home Office nous permet de répondre très exactement à cette question.

La production minière des Etats-Unis a atteint l'année dernière le chiffre respectable de 3.586 millions de francs. Le Royaume-Uni ne vient que bien après, avec 1,925 millions. L'Allemagne a produit 1,225 millions, la Russie 750 millions, la France 650 millions, le Transvaal 425 millions, la Belgique 300 millions et l'Autriche 285 millions de francs. Quant au Canada, quoiqu'un grand nombre de ses gisements soient encore inexploités, sa richesse minérale n'a pas été inférieure à 250 millions.

Enfin, si l'on veut savoir quelles quantités ont été extraites de notre globe par les différents pays, nous trouvons qu'en ce qui concerne les principaux facteurs de l'industrie, le charbon et le fer, les Etats-Unis ont produit 199,559,797 tonnes de houille sur les 663,820,472 tonnes qu'on a retirées des entrailles de la terre et 12 millions de tonnes de fer sur les 34 millions du chiffre total.

Les mines du monde ont fourni également 15,771,000 tonnes de pétrole, 11,353,000 tonnes de sel, 5,679.000 kilogrammes d'argent, 790,000 tonnes de plomb, 449,000 kilogrammes d'or, 442,000 tonnes de cuivre, 471,000 tonnes de zinc et 77,523 tonnes d'étain.

Une poule phénomène.

Un cultivateur de Lentillac [Lot], M. Bouby, possede dans sa basse-cour une poule comme on en voit peu.

Après une laborieuse gestation qui n'a pas duré moins de trois jours consécutifs, cette poule a pondu des œufs dont le volume respectable atteint celui d'une poire duchesse. En outre, chaque œuf en renferme un autre, parfaitement constitué et libre dans la première coquille.

Pas encore de nouvelles de l'Oregon.

Presse Associée

Londres, 6 juillet, 8 heures du matin—Une dépêche de Shanghai, en date de jeudi, 5 juillet, dit que comme les steamers envoyés au secours du navire de guerre Oregon ne sont pas revenus, on en conclut que l'Oregon est encore échoué.

Un Cœur Simple.

Depuis douze ans que Beaugardon était percepteur à Bléru, sa principale occupation consistait à tracasser le curé, à lui susciter des embarras, à clabauder sur son compte à toute oreille complaisante. Ce Beaugardon était tombé un beau matin dans le pays avec sa femme et son fils. D'où venait-il? Quels étaient ses titres, ses antécédents? On l'ignorait. Il affectait des façons de soudard, des gestes de tambour-major, bien qu'il n'eût point passé par le régiment; sans quoi, il s'en fût vanté. Mais il pensait de la sorte en imposer et prendre rang d'autocrate dans ce petit coin de province où chacun vivait paisiblement sans songer à terroriser personne.

De fait, cette apparence de matamore lui avait réussi. On le craignait. Ce n'était pourtant ni à son aspect terrifiant, ni à ses prétentions de forte tête, qu'il devait attribuer la conquête de ses concitoyens: c'était au rôle politique qu'il avait joué dès son entrée dans la place. Le paysan a peur de tout ce qui touche à la politique, car il sent qu'il n'y entend goutte. Il a bien une opinion, mais si timide qu'il la cache et se méfie de qui cherche à la connaître. Un propos risqué à l'estaminet contre le gouvernement le fait trembler. Il s'imagine qu'à Paris le ministre est aux écoutes et que toute parole séditieuse lui parvient aussitôt, grâce à de mystérieuses transmissions.

Beaugardon, farci de toutes les sottises débitées dans les réunions publiques, avait effaré le chef-lieu de canton en hurlant en pleine rue son opinion, conforme d'ailleurs, à celle du gouvernement. Cette intempérance de langage n'en étonnait pas moins les paysans, d'autant plus que le percepteur, tout gouvernemental qu'il fût, accusait les ministres de tiédeur, leur reprochait ce qu'il appelait des demi-mesures. Dans le café ou il pérorait d'ordinaire, on l'écoutait sans oser se permettre la moindre objection.

Quand il se retrouvait sur la route, les paysans hasardaient quelques menues phrases:

—Fameux homme tout de même, M. Beaugardon! disait l'un sans formuler sa pensée d'une manière plus précise.

Un autre ajoutait, retenu par les mêmes appréhensions:

—C'est un fonctionnaire qui parle bien....

Et tous deux s'éloignaient, avec cette idée qu'une réciproque méfiance ne leur permettait pas d'échanger: il se pourrait bien que Beaugardon fût un simple mouchard payé sur les fonds secrets.

Comme Beaugardon ne pouvait continuellement déblatérer contre des théories, il avait pris l'ecclésiastique comme plastron. Une telle hostilité ne l'empêchait pas d'adresser la parole à son ennemi, vieillard simple et point combattif, qui exerçait dignement son sacerdoce et ne se doutait pas qu'il pouvait avoir encouru la haine de quelqu'un, Beaugardon se plaisait, avec une dédaigneuse familiarité, à l'interpeller au passage pour lui poser des questions qu'il jugeait insidieuses:

—Dites-moi, curé, est-il vrai qu'on va autoriser le mariage des prêtres?

—Mon Dieu! répondait ingénument l'abbé Hermière, je crois que ce sont les laïques qui font courir ce bruit là. D'ailleurs, la chose ne m'intéresse pas....

Et plus le percepteur accentuait l'ironie et le persiflage, plus le prêtre s'efforçait de montrer de la politesse et du respect. Cette douceur évangélique exaspérait Beaugardon. Il lui en voulait de cette placidité d'âme, de cette égalité de caractère qui ne se démentaient jamais. Il s'irritait contre une influence rivale et heureuse, en dépit d'une guerre sans ménagements. Car il avait beau pester, jurer, taper du poing sur les tables et recueillir les applaudissements des imbéciles, il sentait que, même parmi ceux là, beaucoup ne criaient bravo que par courtisanerie ou par faveur.

Les mots ne parvenant point à troubler la sérénité de l'abbé Hermière, le percepteur, aigri et dévoré d'une rage secrète, l'attaquait maintenant à raison de son ministère. N'ayant pas réussi à le vaincre, il cherchait à obtenir son déplacement. A tout propos, il portait plainte au sous-préfet et à l'évêque contre ce qu'il qualifiait ses "empiétements". Le sous-préfet, pour donner satisfaction au grand électeur, ne manquait pas de tancer le pauvre curé, et l'admonestait vertement. Le saint homme s'humiliait, et s'il ne parlait plus à son persécuteur, il continuait à le saluer.

Lorsque le fils de Beaugardon fut en âge de se préparer à la première communion, l'abbé crut de son devoir de tenter une démarche auprès du père. Celui-ci le mit à la porte en l'injuriant, et profita de l'occasion pour se plaindre aux autorités compétentes que "le nommé Hermière" fût venu le braver jusqu'en son domicile. L'abbé dut donner des explications et adresser des excuses.

Tout cela ne constituait que de petites vexations trop légères pour rassasier l'appétit du mangeur de prêtre. Il cherchait le prétexte à un triomphe éclatant, et il le trouva dans une procession à propos de laquelle il obligea le maire à dresser procès-verbal. L'affaire fut appelée, quelques jours plus tard, devant le tribunal qui condamna. Le curé en ressentit une profonde douleur, non pas que la condamnation l'eût ému, mais parce qu'il s'attristait d'avoir involontairement soulevé tant d'inimitié contre lui.

Les années s'écoulèrent. L'autorité du percepteur restait victorieuse. Le député officiel de la circonscription l'estampillait de sa poignée de main, et les sous-préfets prenaient successivement ses avis. Retiré dans son presbytère, à l'autre bout du village, le curé ne voyait plus son bourreau, qui lui-même dirigeait ses promenades d'un côté "où cela ne sentit point la calotte".

Un événement imprévu troubla tout à coup la quiétude rayonnante du percepteur. L'intendant du comte Lérins, châtelain richissime des environs, vint lui dire un jour:

—Je suis vieux, j'ai demandé à mon maître de me faire aider par un suppléant et j'ai pensé à votre fils. La place est bonne, et le jeune homme pourrait me succéder. Seulement, les candidats sont déjà nombreux; il faudrait une recommandation plus autorisée que la mienne. Tenez, si l'abbé Hermière donnait un mot à votre fils, ce serait une affaire faite! Vous êtes mal avec lui, mais pensez-y, et hâtez-vous....

Beaugardon demeurait perplexe. Il aimait bien son fils, mais comment oublier tout ce qui s'était passé? Sa femme le pressait.

—Non, s'écria-t-il, aller m'humilier pour recevoir un affront!

Cependant l'amour maternel insistait, et pendant le combat, qui durait depuis une semaine, l'intendant fit savoir que le comte allait prendre une décision le lendemain même. Alors, harcelé, le percepteur céda:

—Faites ce que vous voudrez et laissez moi tranquille!...

Quelques heures après, son fils arrivait devant la demeure du curé. A sa stupéfaction, il la trouva toute tendue de noir. Un corbillard stationnait devant la porte. Une foule silencieuse se groupait au fur et à mesure. Un pressentiment angoissa le jeune homme. Cependant il pénétra sous le vestibule, et eut la joie d'apercevoir le prêtre descendant les dernières marches de l'escalier. Il se précipita vers lui, expliqua rapidement le but de sa visite, le supplia d'écrire sans retard la lettre indispensable, urgente. Comme il finissait, les porteurs se mirent à descendre le cercueil. L'abbé éclata en sanglots:

—Pardonnez-moi, mon enfant.... Ma mère est morte et je l'accompagne au cimetière....

Le fils du percepteur, accablé, s'excusa. L'abbé fit quelques pas derrière le convoi, puis se retourna. Il vit le pauvre garçon si désolé, si désespéré, qu'il rebroussa chemin, et lui prenant la main:

—J'ai eu tort, dit-il. Il n'est pas juste que vous pâtissiez d'une souffrance qui m'est personnelle. Venez avec moi, je vais vous donner votre lettre....

Et, tandis que le cortège attendait, il gravit comme un calvaire l'étage qui conduisait à sa chambre.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Très intéressant, le programme du concert du West End. Il suffit de citer le premier morceau pour donner une juste idée de cette soirée musicale: "La Marche du Prophète", une des compositions les plus grandioses de la scène lyrique moderne, et à côté de Meyerbeer figuraient les noms de Donizetti, d'Auber, de Bach. Et par dessus le marché, il y avait l'étonnant Bicknell, des morceaux de chants et le vitagraphe.

Comment n'y eut-il pas en foule hier soir au West End.

PARC ATHLETIQUE.

C'est la première fois que nous voyons, au Parc Athlétique, un programme tenir toute la semaine, et faire tout le temps salle pleine.

Il y avait une certaine hardiesse de la part de la direction, à donner un opéra tel que la Cavelleria Rusticana dans un établissement où l'on n'a donné jusqu'à présent que de la musique légère. La réussite a été complète, cependant, et il en sera de même ce soir encore.

Heureux Parc! Heureuse direction!

L'ESPRIT DES AUTRES.

Calino, valet de chambre, apprenant que son maître est absent pour quelques jours, se carre dans un fauteuil du salon et fume un superbe londrès.

—Comme l'état de domestique serait agréable, dit-il, s'il n'y avait pas de maîtres!

Gontran, très éméché, la démarche mal assurée et le visage défait, ordonne au garçon d'un cabaret de nuit de lui faire avancer une voiture.

Celui-ci ricanant sous cape:

—D'ambulances!

Ménagez votre systeme ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Abita donne un appétit d'ours.

Miss Condit Smith probablement massacrée à Taku.

Presse Associée.

New York, 6 juillet—D'après M. Tyson, secrétaire de M. Cyrus Field Judson, de cette ville, Miss Condit Smith, belle-sœur de M. Judson, a dû être comprise dans le massacre qui a eu lieu à Pékin.

M. Tyson dit que M. Judson s'est rendu plusieurs fois au département d'Etat de Washington pour avoir des nouvelles, s'il était possible, de Miss Smith. Il lui a été répondu que l'on n'avait aucun espoir à cet égard.

On croyait que tous les étrangers avaient été massacrés. Miss Smith avait depuis quelque temps vécu chez le ministre Conger.

La femme du gouverneur général M. Leonard Wood, de la Havane, est la sœur de Miss Smith. Leur mère est Mme Condit Smith, de Washington.

Feu le juge Field, de la Cour Suprême des Etats-Unis, était leur tuteur, depuis la mort de leur père.

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur donne une peau unie. Il n'y a pas de beauté sans cela. Les Cascarets, Candy Cathartic épurent le sang et le gardent ainsi en stimulant le foie paresseux et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, pointes noires et de cet état bilieux et maladif en prenant Cascarets,—beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris:
Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises en MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

1905 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague

QUATRIÈME PARTIE.

IV

(Suite.)

Alors le mouvement du soufflet.

Chaque cavalier "bufle"—soufle—avec force, vers les jupes blanches que chaque demoiselle, lui tournant le dos, fait ballonner complaisamment.

Et à peine a-t-il "buffet" à tour de bras, au milieu des rires des spectateurs, que le soufflet est en l'air.

Il frappe dessus en cadence.

La musique repart.

A la fin du couplet, même jeu; le ballonnement des jupes sous un coup de hanche bien donné; l'instrument à vent visant au bon endroit.

Rires, applaudissements....

Et les turnoiements, les envolements, le pas de menuet reprennent.

Il y a comme cela, quatre-vingt dix neuf couplets.

Il peut y en avoir davantage.

La grande route et les chemins creux, les hameaux, les maisons perdues, voient défiler la joyeuse ribambelle.

Et il faut être bien assombri ou bien malade, pour fermer sa porte quand elle passe.

Le garçon meunier, un de ceux qui la conduisaient avec la Louison, celle-ci ayant eu congé pour ce jour de fête, empêcha qu'on prit par le château.

Il y avait là, trop de tristesse.

On s'en alla vers les vignes.

A deux heures on était devant la maison de la veuve Estarat.

On fit quelques gambades, la veuve, les enfants et le vieux la Bique, venus sur la route pour applaudir.

Puis, les musiciens s'approchant de la haie, la suite du cortège les imita.

Et, à mesure qu'il défilait, c'était le silence.

On regardait par-dessus la haie.

On avait un mouvement en arrière, presque aussitôt suivi d'un autre geste curieux, d'un dernier regard dans le jardin.

Et la "Danse des Treilles" ne recommençait que cent pas plus loin.

Dans le jardin, tout près de la maison basse, sous un figuier, "elle" était étendue dans un fauteuil que bien sûr on apportait du château,—près de son fiancé.

Et "elle" paraissait à chacun si blanche, si amaigrie, dans les couvertures qui l'enveloppaient, qu'à l'impression de malaise causée par sa présence imprévue, s'ajoutait une autre, faite de pitié, et plus peut-être, de peur.

Sous le figuier, Albéric, occupant une chaise basse, méfiant et susceptible, se rendait compte, aussi bien que le matin au prêche, de l'impression produite.

Non seulement un mot de personne, mais un recul, une fuite.

Le coup lancinant, comme si un poignard l'eût frappé, s'enfonça encore dans son cœur.

Chérie paraissait à peine s'être rendu compte du passage du défilé.

A table, elle ne faisait aucunement honneur au repas.

Avant que Marie-Thérèse, et son père l'amenassent, au pas, dans la calèche, la Pételoune lui préparait le jus de viande, que son estomac supportait depuis quelques jours.

Vers quatre heures, avant le départ, Mme Estarat lui offrirait une tasse de lait sortant du pis gonflé de la Roussotte.

Et tout le monde serait heureux si l'assimilation se faisait encore.

Voilà où l'on en était, quant aux ordonnances du grand médecin de Paris.

Et cela constituait un progrès énorme, la malade ayant eu des périodes, où on la soutenait avec quelques cuillerées de champagne.

La toux qui amenait quelquefois à ses lèvres une mousse rosée diminuait plutôt.

Elle avait eu les premiers accès de cette toux, quelque temps après ce passage à la "presse" dans l'escalier de la Maison Centrale de Clermont, dont les coupables ignorées échappaient, ce jour-là, au châtiment.

La lésion était-elle produite par le vomissement de sang, heureusement expulsé, du poumon congestionné?

Se formait-elle au cours d'une débilité générale?

Albéric ignorait les persécutions endurées dans l'éternel silence de la détention.

Si, à quelques reprises, le sobriquet que murmurait Lagourlette, répété par ses compagnes sans que, pour ainsi dire, leurs lèvres remuassent, la "Boscotte," sorti de ses lèvres, se trouvait entendu par son entourage, c'était dans l'espèce de délire que lui amenaient les accès de fièvre, l'épuisant pour plusieurs jours.

Consciente ou inconsciente, jamais autre chose sur la bouche.

Le nom qu'Albéric attendait, assistant à plusieurs reprises à ces courtes divagations, le nom de l'assassin n'y montait point.

Le cortège bruyant en feu avait passé.

Les filles donnaient plus loin leurs coup de hanches, les garçons "buffaient" en conscience, le fifre et la clarinette lançaient leurs notes discordantes.

Chérie demeurait dans une somnolence, qui mettait le calme sur son visage et martyre.

La veuve Estarat, pour que les enfants ne fissent pas autour d'elle de tapage, les emmenait vers le village.

Mlle Varagniez avait procédé envers chacun à une distribution de gros sous.

Ils s'en allaient, plus riches qu'ils n'avaient encore été, et leurs mère leur ayant permis d'en dépenser la moitié—vers les chevaux de bois, les tirs à la carabine, et les tourniquets de sucre d'orge et de porcelaines.

La Bique resta assis dehors, contre la haie, commençait sa sieste, pendant que Six-Sous ronflait.

Là-bas sous la figuier, la jeune fille ouvrit les paupières.

Elle vit devant les siens, les yeux de son fiancé.

—On est bien ici, dit-elle; la vie humble, la vie cachée, à deux....

—C'est le seul vrai bonheur... ma bien-aimée, quand on s'adore.

—C'est moi qui t'adore....

—Alors moi pas?

Il caressait une de ses longues nattes blondes qu'on laissait pendantes, ses cheveux roulés sur la nuque la fatiguant davantage.

—Ce sera pour toi mon Albéric ....l'autre pour M. Varagniez.

—Allons.... encore?.... Oh! c'est mal, tiens....un jour pareil.

—Oui, c'est mal....Je m'étais faite à cette idée, vois-tu.... Alors, dans combien de temps nous marions nous?

—Dans une douzaine de jours ....c'est-à-dire vers le milieu de l'autre semaine.

—Tu sais que je veux ma rode blanche.

—Je sais....

—Mme Varagniez, Marie-Thérèse m'aideront, elles on tout acheté, hier, à Béziers.... Ma robe, mon voile....le bouquet que tu m'attacheras au corsage ....si je m'en vais, je tiens à emporter cette parure.

—Mais, tais-toi donc!

—Oh! je ne le crois pas.... Tu verras comme je me remettrai d'ici là!

—Je l'espère bien... tu es dans la meilleure voie; il ne faut plus que de la patience.

—Pourtant, si je ne pouvais pas me rendre à la mairie, ni à l'église?

—La double cérémonie aurait lieu au château, dans le grand salon.

—Et s'il m'était tout aussi impossible de descendre?

—Dans ta chambre....

—Avec de fleurs, n'est-ce pas? des fleurs partout....

"Il n'y a encore par ici des roses.

—Oui, il y en a encore.

—Beaucoup de roses?

—Beaucou de roses....

Leurs visages étaient tout près l'un de l'autre.

Les branches du figuier les couvraient de leur ombre protectrice.

Au loin, se perdaient les couplets stridents de la farandole.

Ils étaient seuls. Il leur prit, à elle et à lui, une ivresse d'amour.

Ce fut un baiser passionné, chaste quand même, qu'ils échangèrent, les lèvres du jeune homme, ardentes, gonflées de vie, sur les lèvres toutes blanches de l'immatérielle fiancée.

Quatre heures sonnèrent au vieux clocher du Val-Rose.

Chérie s'était rendormie, la main dans la main d'Albéric,

La calèche du château s'arrêta de nouveau devant l'humble maisonnette.

Le bruit des roues avait réveillé la jeune fille.

Albéric la reprit dans ses bras, pour la porter jusqu'à la voiture,